

## LES MÉMOIRES D'UNE ORPHELINÉ

PAR MARIE ROUSSEL.

## XI

(Suite.)

Je penchais ma tête fatiguée et je jettai une larme dans le vide, quand des pas légers me rattrapèrent que je n'étais pas seule dans le châlet. Une sœur de charité veillait aussi, la douleur l'avait appelée dans ce sombre asile, les cris arrachés par la souffrance l'avaient entraînée entre ces murs froids qui semblaient être le peristyle du tombeau. Elle voulait entendre sans cesse la voix presque éteinte d'Almah, qui avait des accents bien doux.

Cette pieuse sœur de charité vivait avec moi, dans ce morne isolement, m'aidant à calmer l'agonie d'Almah.

Nous lutions contre ce mal horrible, et quand elle reposait sur mon cœur, je croyais qu'elle ne pouvait m'être ravie. Je regardais l'horizon, dans ce vaste infini, il me semblait voir luire encore l'espérance, mais l'adieu éternel était suspendu à nos lèvres avec l'aube, la mort devait nous l'arracher.

La nuit était seraine, le ciel étoilé reflétait sur la nature endormie toute empreinte de doux parfums. La pieuse sœur de charité priait à la lueur d'une lampe blafarde, c'était l'heure du recueillement. Je regardais Almah; elle n'était plus qu'un fantôme, s'acheminant vers le tombeau et, malgré sa douleur, elle me regardait toujours.

Almah voulait me consoler, elle me prononçait des mots intelligibles, elle me persuadait, qu'en Rosetta, je retrouverais le bonheur.

Le docteur Marinolini était calme, il voyait approcher le dénouement de cette agonie, qui est aussi celui de la vie terrestre.

J'étais près d'Almah, lui prodiguant mes caresses, et je ne vis pas s'éteindre ce dernier souffle de vie. Almah ne vivait plus et j'éspérais toujours. Je lui parlais, elle ne m'entendait plus, et je la croyais endormie. Je l'envolapais de mon regard aimant et je m'étonnais de la voir insensible à mon affection. Je pressais sa main livide voulant la ranimer sous mes brûlants baisers. J'appelais Almah, elle était sourde à ma voix. Je déposais un baiser sur son front glacé, quand le docteur Marinolini se pencha vers moi en me disant :

— Elle est morte.

Je suis restée immobile, si le doute m'avait consolée, la réalité m'avait anéantie. Ce lieu, en ensevelissant Almah, ensevelissait mon bonheur. Elle était morte en m'aimant et je ne pouvais me résigner à vivre sans elle.

Nous avions su par notre étroite amitié aplanir le chemin de la vie, je ne pouvais me consoler de marcher seule dans ces sentiers que nous avions parcourus appuyées l'une sur l'autre. Nos coups débordant d'amitié, je versais toute mon âme en son âme pure, il me fallait donc, pour être heureuse, entendre palpiter son cœur et voir son regard rayonnant d'affection pour moi, et cette séparation éternelle était un malheur irréparable.

Almah avait quitté cette terre sous le regard bienveillant du vénéré prêtre, et sous l'égide de la dévouée sœur de charité, et dans le ciel il y avait un ange de plus.

Almah, en mourant, pensait aux pauvres; elle leur avait légué sa petite fortune que j'avais refusée, et elle me donna ce précieux héritage, le beau crucifix devant lequel nous nous agenouillions chaque soir.

## XII

Je quittais le châlet d'Almah, en versant d'abondantes larmes sur tous ces débris de notre bonheur à jamais disparu. Je cherchais autour de moi un souvenir de celle que j'avais tant aimée, tout était sombre et nul bruit ne se faisait entendre. Son image seule remplissait ma pensée.

J'ai dit avec tristesse adieu à cette nature que je ne devais plus revoir, et qui m'avait récréée pendant mes longues insomnies : à ce verger, à ces oiseaux heureux, à ces feuilles brisées, à ces fleurs épanouies, qui avaient été confidents de mes peines.

Je remplissais la tourelle du secret de ma douleur, et j'ai caché mes pleurs dans les feuillages des lianes enliées pendant à la fenêtre d'Almah.

En m'entendant de ce doux asile, de ma première affection; je me suis reposée sous le grand arbre qui avait été témoin de nos émotions intimes, puis je me suis dirigée à pas lents vers le cimetière. J'ai prié près de ce tombeau qui réunissait deux ombres aimées. Almah reposait près de sa mère, et sur ce marbre tombal, ma pensée, en épelant ces deux noms, y grava un regret.

Je retrouvais dans ma chambre et dans cet humble et morne isolement, la souffrance devait encore frapper mon cœur endolori. Une place était vide, Almah n'égayait plus de ses rires, de son allégresse, ce chaume à jamais silencieux. Elle ne m'apparaissait plus dans les buissons; ce berceau de l'oiseau effrayé n'était plus l'écho de sa voix tendre.

De grands malheurs me menaçaient, d'épais nuages de tristesse s'amoncelaient à l'horizon de ma vie; d'autres épreuves devaient encore m'accabler.

Juanita était malade et je me reprochais de l'avoir délaissée pour Almah. Elle s'efforçait de me prouver sa joie de l'être mon retour dans sa chambre, mais c'était ses derniers sourires, elle était agonisante.

Rosetta, assise à ma fenêtre, travaillait tristement, elle était pensive, elle pressentait la mort de sa bienfaitrice; elle pensait à sa mère, à son château, elle cherchait à deviner les secrets de l'avenir et, vers le ciel, elle tournait ses regards suppliants, sa seule consolation était la prière.

Je comprenais, en la voyant souvent éplorée et appelant celle qui ne pouvait l'entendre, que l'espace séparait d'elle, que je ne devais plus garcer enseveli en mon âme, le secret qui m'avait été confié par Almah.

Rosetta n'était pas une orpheline, elle devait partager avec sa mère les jouissances de la fortune. Je n'osais révéler à Juanita que l'heure de notre séparation avec Rosetta allait bientôt sonner et qu'il faudrait nous dire un éternel adieu.

C'était au docteur Marinolini que je confiais le secret qui devait donner à jamais le bonheur à Rosetta. Il resta longtemps réfléchi, son silence me disait ses craintes. Rosetta, retrouvant sa mère, devait nous abandonner pour toujours. Il savait que Juanita, affaiblie par la vieillesse, était sur le seuil du tombeau, et qu'elle ne pouvait subir cette épreuve sans mourir, et que j'allais rester seule au monde.

J'appelais Rosetta, confiante en mon courage, je croyais pouvoir lui dire : " Dans cet horizon lointain, ta mère t'attend; " mais j'ai faibli en la voyant si caressante, je ne pouvais pas briser ce lien qui me rattachait à la vie.

(A suivre)

Monsieur Henri Lionais, boîte de poste 257, à Montréal, Canada, désire échanger des timbres du Canada pour des timbres des autres pays.